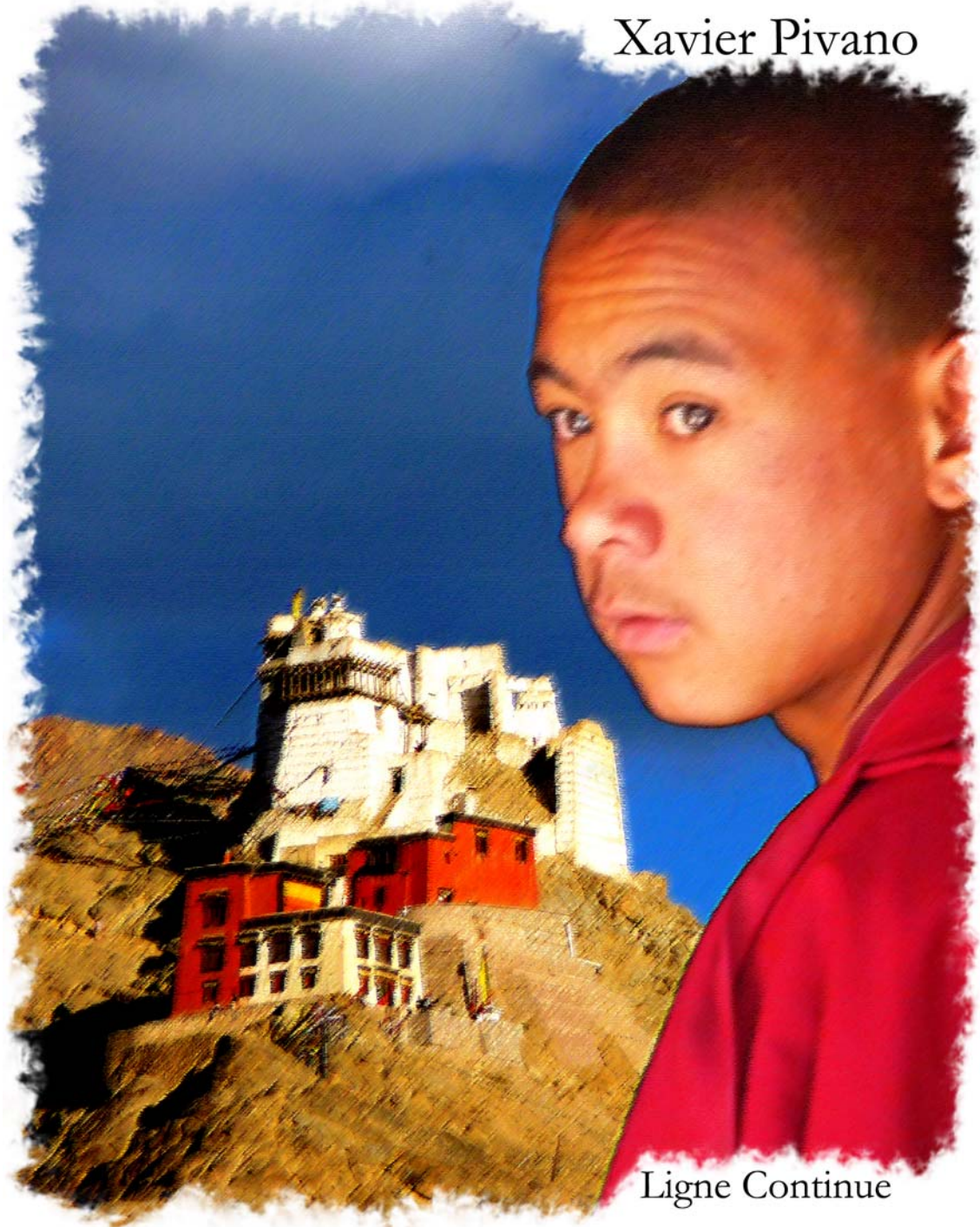


# LES FILS DU VENT

Xavier Pivano



Ligne Continue

## Arnaud

Tout d’abord, une vague lueur apparut derrière la courbe sombre de la Terre, puis des rayons fugaces illuminèrent l’atmosphère et le soleil jaillit du néant alors que l’avion plongeait à sa rencontre. Aussitôt, une hôtesse se précipita dans les allées en fermant les hublots, afin que la trop forte luminosité ne gênât les passagers de la classe affaire du vol direct Paris – Delhi.

Arnaud l’en empêcha d’un sourire. Il désirait contempler le lever de soleil dans toute sa splendeur. Bien qu’il fût un cadre avisé dans la pleine force de l’âge, il gardait encore la capacité de s’émerveiller à la vue d’un spectacle aussi naturel et... quotidien. L’enfant qu’il avait été, devait encore sommeiller quelque part en lui.

Peut-être était-ce pour cela qu’il avait organisé sa tournée auprès de ses clients asiatiques, en prévoyant une étape de deux semaines en Inde. Deux semaines pour retrouver un père disparu depuis des décennies !

Arnaud soupira, cela paraissait d’un coup bien dérisoire. Mais il n’avait pas pu dégager plus de temps dans son planning toujours si surchargé et surtout, il craignait que toute cette histoire ne fût qu’un ridicule canular.

L’hôtesse vint lui proposer une tasse de café qu’il accepta volontiers. Arnaud releva le fauteuil et déplia la petite tablette devant lui. Le café d’une main, il se

pencha sur cette lettre mystérieuse qu'il avait reçue un mois auparavant. Il la relut pour la énième fois.

« Mon cher Arnaud,

La transformation a commencé depuis quelques jours déjà et je ne sais vraiment pas ce que je vais devenir. Peut-être ne pourrais-je plus écrire, plus penser, plus être ce que j'ai toujours été. Je n'en sais rien. Aussi, je préfère t'envoyer ces quelques mots, au cas où mes facultés futures ne me permettent pas de le faire plus tard.

J'ai fait parvenir à ta sœur Émilie, le même courrier, mais je doute qu'elle en tienne compte... Elle n'est pas aussi aventureuse que toi. »

Arnaud interrompit sa lecture, le temps d'une réflexion : était-il toujours ce jeune homme aventureux de qui cet homme — son père ! ? — prétendait se souvenir ? Non ! Assurément non... Arnaud caressa avec amertume son visage replet et pinça les bourrelets qui s'amoncelaient sur son ventre. Les repas d'affaire et une vie trop sédentaire avaient renvoyé la silhouette sportive du jeune homme qu'il avait été, dans un passé définitivement révolu. Arnaud en ressentit un douloureux pincement au cœur. Était-il aujourd'hui l'homme qu'il rêvait d'être hier ? Pour éviter de répondre à cette question, il reprit la lecture de la lettre.

« Tu étais un adolescent lorsque ta mère et moi, nous nous sommes séparés. Émilie et toi, vous êtes partis vivre avec elle, et moi, j'ai suivi d'autres chemins. Des chemins de traverse pour être plus précis. Des chemins qui mènent nulle part... ou du moins là où l'on ne cherche pas à aller. Ces chemins m'ont conduit ici, où je me trouve actuellement, et je ne suis pas mécontent. Ils m'auront permis de vivre une aventure hors du commun. Une aventure venue du fond des âges et que seuls les Fils du Vent peuvent avoir la chance de découvrir.

Je m'emballe, je m'emballe mais peut-être ne restera-t-il plus rien de moi dans quelques jours. Tant que la transformation n'est pas terminée, rien n'est sûr. Il y a eu tant d'échecs par le passé et si peu d'élus... »

Arnaud fit une nouvelle pause. Il n'aimait pas ce passage, il y voyait les paroles d'un allumé, d'un fou atteint de mysticisme aigu. Il s'était demandé s'il n'était pas au cœur d'une machination diabolique orchestrée par le lobby anti-contraception de religieux fanatiques. Sa société fabriquait effectivement divers moyens de contraceptions et elle subissait régulièrement les assauts de militants zélés, stimulés par les propos inconséquents de leurs guides spirituels.

« Mon fils chéri, — car tu resteras toujours mon fils chéri malgré l'éloignement et les vicissitudes de la vie — je te joins quelques pages que j'ai rédigées après notre

séparation, à titre de psychothérapie personnelle. Tu excuseras le style sommaire et parfois les formules outrancières qui me vinrent lorsque ta mère décida unilatéralement de me quitter. Sache que je ne lui en porte pas rancune. J'ai fort heureusement dépassé ce stade. En définitive, elle m'aura permis ainsi de m'épanouir au-delà de toute espérance... »

Arnaud se souvenait avec honte de quelle manière, sa mère, sa sœur Émilie et lui-même avaient abandonné son père au cœur d'une dépression redoutable. Il réalisait maintenant en ayant lui-même atteint les quarante ans, combien l'homme devenait fragile et vulnérable en dépassant cet âge fatidique. Arnaud affrontait à son tour la *middle life crisis*, — comme disaient ses partenaires anglo-saxons — la crise de milieu de vie, ce tournant douloureux de l'existence où l'on se rendait compte que la jeunesse s'était envolée et que le temps filait à une allure vertigineuse.

L'heure du bilan avait sonné pour lui aussi. Arnaud se savait à son apogée. Il était au sommet de sa carrière professionnelle, il usait d'un large pouvoir de décision, et disposait de capacités financières plus que satisfaisantes. Le midi de la vie lui allait bien en apparence, mais il pressentait que c'était aussi l'instant où allait naître le crépuscule.

N'avait-il pas lu qu'une nouvelle hypothèse des scientifiques laissait supposer que la crise de milieu de

vie pourrait être tout simplement liée au vieillissement du cerveau ?

Un colloque de spécialistes avait évoqué cette pathologie caractérisée, selon un des orateurs, par « des difficultés de concentration, des difficultés à rassembler ses idées et à les exprimer clairement, ainsi qu'à prendre des décisions, une baisse des capacités intellectuelles, un défaut de performance, des difficultés à faire des projets d'avenir, une perte d'intérêt pour ses tâches habituelles, une diminution des contacts sociaux, un manque d'entrain, une grande fatigabilité ». Or les chercheurs avaient noté que ces symptômes étaient souvent associés à un déficit précoce de certains neurotransmetteurs, dopaminergiques en particulier.

Allait-il lui aussi souffrir de carence en dopamine, elle qui joue un rôle si fondamental dans de très nombreux processus cérébraux ? Et dans ce cas, qu'allait-il devenir ?

Arnaud avait pris peur ; il avait alors commencé à se poser des questions. Cela avait débuté par une minuscule fêlure dans le vernis bien lisse de son existence. Sa mère avait déclenché un Alzheimer et d'un coup il se retrouvait au carrefour de deux générations : celle de ses enfants, à qui il n'était plus indispensable, et celle de sa mère, dont il devenait responsable.

Puis un jour, le sujet qu'il avait refoulé au plus profond de lui-même depuis des années, revint sous la forme d'une lettre étrange, écrite par un inconnu qui se disait... son père. La question non élucidée enfouie dans

son subconscient avait alors ressurgi avec une douloureuse acuité : qu'était devenu ce père qu'ils avaient rejeté si misérablement ?

À l'époque, si Arnaud n'avait pas été aussi empêtré dans les tourments de l'adolescence, peut-être n'aurait-il pas abandonné son père à lui-même et lui aurait-il insufflé un peu de l'énergie de sa jeunesse ou de son amour tout simplement. Mais il n'était alors qu'un pauvre petit con égoïste... Arnaud sentit les larmes lui monter aux yeux. L'hôtesse, attentive, s'empressa auprès de lui :

« Vous vous sentez bien ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

- Oui... merci de vous préoccuper de moi », répondit Arnaud en affichant un pâle sourire qui signifiait tout le contraire.

Il reprit sa lecture en connaissant par avance les mots que son... père... avait voulu lui transmettre.

« Je sais que tu douteras de la véracité de cet écrit. Je t'entends tapoter sur ta calculette et additionner les chiffres pour calculer mon âge. Oui, tu as bien lu, j'ai dépassé les soixante-dix ans ! Et je suis toujours là... et pour très longtemps encore. Car... mais cela, je ne te le dirais que si tu viens me rejoindre. Quel que soit mon état d'alors ! J'ai laissé une enveloppe pour toi, au monastère. Au cas où je ne serais plus capable de te parler... »

Là, cela devenait tout simplement du délire. Arnaud butait systématiquement sur ces derniers termes : monastère ; incapacité à parler.

Que signifiait tout cela ?

Il ressentait aussi, à chaque fois, une intense frayeur. Sa mère perdait peu à peu la mémoire et son père — si réellement cet homme était bien lui — semblait atteint d'une étrange maladie dégénérative.

Avec une hérédité aussi lourde, Arnaud se mit à craindre pour sa propre santé mentale. « Ne devrais-je pas chercher à rencontrer ce type afin de connaître la vérité sur cette affaire ? » s'était-il demandé un jour, en s'éveillant en sueur après avoir fait un angoissant cauchemar.

Cette nouvelle inconnue dans son existence l'avait décidé à accomplir ce voyage. Du moins cet aparté dans une tournée commerciale prévue de longue date. Les affaires resteront toujours les affaires *and time is money*.

Arnaud prit l'enveloppe en papier kraft entre ses mains et la regarda avec attention. D'après le tampon, elle avait été postée à Leh. Quelques rapides recherches lui apprirent qu'il s'agissait de la ville la plus importante du Ladakh, province du nord de l'Inde, située dans la vallée de l'Indus à trois mille cinq cents mètres d'altitude.

Il sortit le cahier d'écolier tout écorné, décoloré et maculé de taches, puis il recommença la lecture du journal de son père : « *C'était un soir de déprime...*



## « C'était un soir de déprime,

une chauve-souris zigzaguait dans le ciel, comme un chauffard ivre roulant à contresens sur l'autoroute. La gueule ouverte, elle gobait les moucheron, et je l'observais assis sur l'unique fauteuil de jardin que j'avais oublié de jeter.

J'étais épuisé.

Je n'avais rien mangé depuis le matin et je n'avais pas arrêté une seule seconde de trimbaler des planches vermoulues — vestiges d'une bibliothèque qui ne vit jamais le jour —, des pots de peinture asséchés par l'oubli, des rouleaux de tapisserie vieillots remontant à l'origine de la maison, des sacs de vêtements sans forme, des revues jaunies relatant une actualité aussi périmée qu'un yaourt du siècle dernier, des livres écornés farcis de subjonctifs passés prêtant à sourire, tout un fatras que l'on accumule au jour le jour sans s'en rendre compte.

Jusqu'au moment où l'on ne peut plus bouger, où l'on est submergé par les choses, les objets.

Où était donc la *vraie vie* dans tout cela ?

Celle des épopées, des passions, des aventures. J'avais toujours pensé que la *vraie vie* commencerait demain. Aussi loin que mes souvenirs remontent, depuis les premiers âges de mon enfance, j'imaginai que tout ce que je vivais alors n'était que des préliminaires pour *quelque chose* de fabuleux, d'extraordinaire...

De fabuleux, d'extraordinaire, mais aussi d'insaisissable !

Le *quelque chose* restait diffus, sans consistance, comme le filet de vapeur s'échappant d'une cocotte-minute juste avant l'ébullition. Je n'arrivais pas à le cerner, à poser la main dessus. Les contours de ce *quelque chose* restaient flous, impalpables, et pourtant je savais qu'il existait. Ou du moins qu'il existerait un jour.

« Demain ! La *vraie vie* commence demain, c'est sûr ! »

Voilà ce que je m'étais dit chaque matin de mon existence, histoire de trouver le courage de me lever du lit tiède abandonné par mon épouse quelques minutes auparavant pour réveiller les enfants, de me raser devant la glace dans laquelle un double blafard me regardait sans paraître me reconnaître, de me doucher en jonglant entre eau chaude et eau froide qui refusaient de se mélanger, d'avalier une tasse de café brûlante dont la caféine me rendait malade au point qu'une mousse jaunâtre me sortait de la bouche comme si j'étais une machine à laver au hublot mal fermé, et de m'habiller pour paraître un autre que moi-même, avant de retourner au bureau afin de gagner de quoi payer taxes et impôts, et accessoirement de quoi nourrir la famille.

Et cela faisait maintenant quarante-sept ans que j'attendais ce jour, cette renaissance. Ou plutôt, cette réelle naissance. J'avais attendu cet événement pendant tant d'années... en vain.

Mais aujourd'hui, j'étais las d'attendre. Aujourd'hui était le jour de mon anniversaire. J'avais eu quarante-

sept ans à l'aube et le soir venu j'avais dû reconnaître que le *quelque chose* n'avait toujours pas fait son apparition, que la *vraie vie* n'avait pas détrôné la simple vie, celle de tous les jours, celle que je ne connaissais que trop. J'avais alors décidé de ne plus l'attendre.

Avant que mon épouse n'emporte la télévision, la semaine dernière, j'avais vu un flash de publicité pour une organisation humanitaire : quarante-sept ans étaient l'espérance de vie des Africains à l'heure actuelle. Cela paraissait un bel âge pour mourir.

Ma décision s'était peu à peu renforcée tout au long de la journée, qui s'était écoulée au rythme passionnant des nombreux allers et retours entre la maison et la déchèterie municipale. D'ailleurs, me voyant revenir si souvent, le gardien de la déchèterie s'était inquiété car il craignait que je ne remplisse le conteneur à moi tout seul.

« Vous en avez encore beaucoup comme ça ? » m'avait demandé le gardien bedonnant dans sa combinaison de travail bleue, maculée de taches noirâtres, preuves indiscutables qu'il travaillait aussi. Mais à quoi ? Peut-être à régler le moteur de sa voiture en attendant de surveiller un pauvre usager perdu au milieu des conteneurs pour déchets végétaux, ceux pour objets encombrants ou encore ceux pour gravats ? Et gare à celui qui se trompe !

« Vingt-quatre ans de vie commune accumulée au fil des jours, lui répondis-je en soupirant.

- Mouais, et cela fait combien de mètres cubes tout ça ?

-..., le regardai-je d'un air ahuri.

- Vous savez que vous n'avez droit qu'à un seul mètre cube par jour ?

- Non, je l'ignorais. Vous ne pouvez pas faire une exception, il doit me rester encore dix ans de souvenirs à évacuer d'ici ce soir.

- C'est quoi votre problème ? s'enquit le gardien d'un air soupçonneux. Et d'abord, vous habitez bien sur la commune ?

- Depuis quinze ans, oui !

- Vous videz votre maison ?

- Oui, je l'ai vendue et il faut que je la libère d'ici demain.

- Je vois. »

Mais que voyait donc ce gardien replet derrière ses lunettes fumées, ce fonctionnaire municipal satisfait de sa charge, de ses responsabilités dérisoires : un homme brisé jetant les vestiges de sa vie dans la benne à ordures ou un emmerdeur qui allait remplir son foutu conteneur plus vite que prévu. Il lui faudrait alors appeler le camion pour qu'il vienne le chercher et le remplacer par un autre, vide. Du dérangement en perspective. Toutefois, me gratifiant d'une moue magnanime, il ajouta : « OK, cela ira pour cette fois. »

Comme si j'avais l'intention de bazarder ma vie tous les quatre matins ! Une fois suffisait, compte tenu du travail que cela représentait.

Depuis l'aube, j'avais chargé la voiture des dernières reliques de notre présence dans cette grande maison qui fut, pendant des années, bruyante et pleine de vie. Mon épouse, d'un commun accord — surtout du sien d'ailleurs — avait récupéré les meubles et les appareils ménagers afin de s'installer dans un appartement plus fonctionnel, plus pratique pour une femme seule, divorcée avec de grands enfants.

Lors du divorce, j'avais été chargé par le juge de liquider la communauté, qui se réduisait à la maison et à quelques actions. J'avais donc vendu les valeurs mobilières et partagé l'argent avec mon ex. Une agence immobilière avait trouvé sans peine à vendre la maison et j'avais dû négocier la date de libération des lieux afin de nous — ou plutôt de me — laisser le temps de déménager.

Mon ex-épouse et mes deux enfants s'étaient débinés lorsqu'il avait fallu se débarrasser des choses, diverses et inutiles, accumulées par quatre personnes pendant plus de quinze ans. Elle avait prétexté qu'elle travaillait, *elle*, et que *moi* j'avais tout le temps nécessaire pour m'en occuper, du fait que j'étais au chômage.

Sur ce point, elle n'avait pas tout à fait tort. Du temps, j'en avais. Parfois trop. Tout ce temps me montait à la tête et faisait tourbillonner les pensées les plus noires

dans mon esprit. La vacuité de l'existence n'en était que plus évidente, plus insupportable. J'en venais alors à regretter la routine anesthésiante du boulot-métro-dodo que j'avais suivie pendant plus de vingt ans.

Cadre commercial dans une grande entreprise d'ingénierie, j'avais eu une ascension sociale rapide et très rémunératrice. Mes responsabilités avaient crû jusqu'à l'approche de la quarantaine puis une première dépression m'avait assommé et avait amorcé ma chute.

Un matin, j'avais ouvert les yeux devant la glace et constaté que le jeune homme dont j'avais gardé l'image dans mon esprit avait laissé la place à un homme au visage bouffi par les repas d'affaire, la taille cerclée d'une poche à bière de l'épaisseur d'un pneu de semi-remorque, les cuisses et les bras aussi mous que des loukoums, et comble de l'horreur... j'avais autant de poitrine que mon épouse. Ce qui n'était pas peu dire !

La réaction ne s'était pas fait attendre. Je m'étais astreint à un régime draconien, à tel point que, du matin au soir, je me sentais plus affamé qu'un glouton d'Alaska en plein hiver. Et la dépression avait alors pointé son nez derrière les visions obsédantes de viandes rôties et de gratins croustillants.

Mon efficacité au travail avait chuté alors qu'au même moment la conjoncture internationale tendue rendait la compétition plus ardue et les marchés plus difficiles à gagner.

Il avait suffi d'une année de déficit et les dirigeants de la société avaient cherché à réduire la voilure, à alléger la

structure. « Une entreprise est comme un navire... il ne faut jamais la charger au-delà de la ligne de flottaison, sous peine de couler... » avaient-ils dit en annonçant le plan de licenciement.

Je fus débarqué lors de la première fournée. Une lettre, un chèque et salut !

Pour moi, comme pour nombre de mes anciens collègues, la galère avait commencé : attente interminable dans les couloirs obscurs de l'Assedic locale afin de grossir les statistiques des demandeurs d'emplois ; convocation en territoire anpien où je devais remplir des questionnaires ineptes avant de pouvoir raconter mes difficultés et mes inquiétudes à une conseillère blasée ; envoi de lettres de candidature dans lesquelles je devais faire passer l'enthousiasme qui m'avait quitté, pour de toute façon ne pas recevoir de réponses...

Le temps était passé. Trop vite. Mes droits aux indemnités de chômage s'étaient terminés avant que je ne retrouve un emploi.

L'*Homme de la maison*, le chasseur solitaire qui part à l'aube pour nourrir sa famille, avait laissé la place à l'*homme domestique*, celui qui regarde son épouse partir un cartable sous le bras afin de ramener de l'argent frais pour payer l'abonnement des téléphones portables et les jeux vidéos des enfants.

Je m'étais peu à peu senti dépossédé de toute substance. Je m'étais alors d'autant plus raccroché au concept flou de la *vraie vie*... qui viendrait sous peu.

Puis, ma femme avait voulu prendre de la distance. Un matin, alors qu'elle se séchait les cheveux avec un séchoir électrique, elle m'avait annoncé : «... j'ai besoin de réfléchir, de prendre du recul... »

Je me brossais alors les dents, aussi je recrachai la mousse du dentifrice dans le lavabo avant de répondre :

« Je n'entends rien avec le bruit de ton appareil. Qu'est-ce que tu dis ?

- Je dis que j'ai besoin de prendre du recul, répéta-t-elle en éteignant l'engin et en se passant la brosse dans les cheveux.

- Du recul sur quoi ? demandai-je à cent lieues d'imaginer la suite.

- Du recul sur nous, bien sûr !

- Sur nous ? Qu'est-ce que tu veux dire par-là ? répliquai-je, la brosse à dent dégoulinant sur mon poignet.

- Que tu es lourd ! Cela ne s'arrange pas avec l'âge. J'ai besoin de prendre l'air, de me retrouver moi-même.

- Tu veux prendre des vacances ? Nous pouvons aller à l'île d'Oléron si tu désires te reposer.

- Tu le fais exprès ou quoi ?

- Eh bien non ! Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

- Voilà, j'ai besoin de faire le point sur notre couple, sur ce qu'il est devenu... sur ma vie à moi toute seule aussi. »



Je la fixai alors d'un œil rond, aussi vif et pétillant que celui d'un merlan de la veille, à l'étalage du poissonnier.

« Tu veux que l'on se sépare ? demandai-je, le souffle court, cherchant désespérément à grappiller quelques molécules d'oxygène autour de moi, afin de ne pas m'étouffer avant d'avoir entendu sa réponse.

- Tout de suite les grands mots ! Je n'ai pas dit ça. Ce pourrait être une séparation provisoire... afin de nous laisser le temps d'y voir plus clair.

- Mais je n'en ai pas besoin, moi ! J'y vois très bien ! répliquai-je, offusqué, moi qui n'avais rien cherché.

- Mmm ! Tu sais, nous arrivons à un âge où il est nécessaire de faire le point.

- Le bilan de la quarantaine ?

- C'est ça, oui ! »

Et le bilan de mon épouse avait été catégorique : elle devait voguer sur les flots de l'existence... seule — encore une évocation maritime pour me poignarder dans le dos. L'heure était venue pour elle de se libérer du poids mort que représentait son époux. Elle voulait maintenant redonner de l'énergie à sa vie. Sa vie, qui se présentait sous les meilleurs augures depuis qu'un jeune kinésithérapeute de trente ans lui avait fait comprendre qu'il n'était pas insensible à ses charmes, peut être plus tout à fait de la première fraîcheur, mais encore tout à fait consommables. Alors comment pouvais-je lutter contre un tel adversaire ?

Je n'avais pas pu. J'avais capitulé sans combattre. À quoi bon, de toute façon ? Il est impossible de retenir une femme qui veut prendre le large. Voguer vers de nouvelles aventures sentimentales. Autant vouloir capturer le vent avec ses doigts.

La dépression avait redoublé et j'avais trouvé une aide chimique dans toute une série d'antidépresseurs et d'anxiolytiques qui m'apportaient certes un soulagement psychique mais aussi une impuissance sexuelle des plus déprimantes.

Le matin, au réveil, je ne bandais plus comme lorsque j'étais jeune homme. Je pouvais regarder les plus belles filles dans la rue et ne ressentir aucun trouble, aucune pulsion, aucun désir. Rien, le calme plat. L'apathie la plus affligeante. Comme si j'étais devenu une espèce d'eunuque de l'ère chimique, un mollusque génétiquement modifié flottant dans un océan d'indifférence sexuelle.

Bien sûr, cela n'avait pas de réelles conséquences, car de toute façon je vivais comme un ermite. Seul. Et surtout sans compagnie avec qui partager les plaisirs de la chair. Alors, pourquoi s'en faire ? C'était vrai d'une certaine façon. Mais peut-on vivre ainsi, après avoir perdu son travail, sa famille, ses illusions et pour finir le dernier attribut qui vous rattache à vos semblables ?

Depuis des semaines, j'avais la sensation terrifiante de ne plus faire partie du genre humain.

Alors, la veille, j'avais arrêté les cachets, les pilules. J'avais déserté le paradis chimique autorisé par la loi, afin de retrouver la dernière trace d'humanité qui pouvait subsister en moi. Une journée de sevrage, bien sûr, ne pouvait effacer des mois d'usage quotidien d'antidépresseurs. Je cumulais au contraire tous les effets négatifs : angoisse de la dépression et impuissance déprimante. Je ne me supportais plus, aussi, la décision avait grandi en moi. La Décision. La Seule, l'Unique.

En vidant les placards des dernières affaires, j'avais retrouvé un carton à chaussure oublié là depuis notre retour du Mexique, lorsque nous avons emménagé dans la maison. Quinze ans déjà. Le Mexique !

Le Mexique avait correspondu à l'époque faste de mon existence. Jeune diplômé d'une importante école européenne de commerce — je ne sais toujours pas comment j'ai pu faire de telles études alors que je rêvais de devenir comédien — j'avais intégré une société d'ingénierie — celle qui devait me virer vingt ans plus tard — et pendant quelques années j'avais bourlingué à partir de Paris vers toute l'Amérique du sud. J'aimais bien ce travail. Sauf que parfois j'avais l'impression d'être un super-représentant de commerce circulant en avion plutôt qu'avec sa berline deux places chargée d'échantillons !

Ce n'était pas ce dont j'avais rêvé adolescent, mais il y avait un petit côté aventure qui ne me déplaisait pas : débarquer dans un aéroport inconnu en pleine nuit ;

sauter dans un taxi conduit par un chauffeur mal rasé et à peine réveillé ; s'installer dans un palace pour le prix d'un deux étoiles parisien... Il y avait de quoi se faire son propre cinéma.

Mais il y avait aussi quelques inconvénients, comme arpenter les couloirs des ministères à la recherche d'un correspondant lymphatique, friser l'intoxication alimentaire à chaque repas, poireauter des heures dans les salles d'attente des aéroports, et malgré tout ne pas avoir le temps de visiter les curiosités du pays.

Donc, après quelques années de ce rythme trépidant, la société m'avait proposé la direction de leur bureau au Mexique. Une opportunité exceptionnelle pour un jeune cadre à peine dégrossi. Je ne l'avais pas refusée bien entendu et nous avons émigré, mon épouse, mon fils aîné et moi-même, à Mexico. La méga capitale. L'hydre urbaine.

Nous y sommes restés trois ans. Ma fille y est née. Ma femme y a fait sa dépression le jour où un visiteur non attendu avait fouillé toutes les pièces alors que nous dormions fenêtres ouvertes pour respirer après une journée de canicule. Le visiteur nous avait délestés de quelque argent et des bijoux de mon épouse. Rien de bien important. Mais il avait dû traverser la chambre où dormaient les enfants et la nôtre aussi. Il aurait pu tous nous tuer. Voilà ce qui avait déclenché la dépression de mon épouse. Ajouté à cela, le fait qu'elle ne parlait pas l'espagnol ce qui la condamnait à une réclusion verbale intolérable, qu'elle avait deux jeunes enfants dans le pire

âge de l'existence pour une mère — et un père aussi, mais il les voit moins souvent, ce qui est plus supportable — et qu'elle était trop loin de sa mômman à elle, pour se plaindre et se faire dorloter.

Dès le lendemain du cambriolage, j'avais dû aller pleurnicher auprès du général responsable de la sécurité militaire de la ville — recommandé par un ministre de l'agriculture avec qui j'étais en relation pour des infrastructures d'irrigation — afin de solliciter une protection. En guise de protection, il m'avait donné un revolver de toute beauté accompagné d'un permis de port d'arme.

Le permis — inutile en France — se trouvait toujours avec le revolver, au fond de la boîte à chaussure. Je l'avais ramené du Mexique et depuis des années il attendait son heure.

Il reposait maintenant sur mes genoux. Le métal luisait au clair de lune. Rien d'agressif. Un doux reflet complice.

Le Mexique était si loin maintenant. Un fado triste me revenait à l'esprit : au crépuscule de sa vie, une femme se retourne sur sa jeunesse, la douleur de ne plus être ni amante ni aimante remplace le plaisir de la souffrance amoureuse. J'entends la voix douloureuse de la chanteuse, les sons mélancoliques de l'accordéon, la tristesse de la guitare. « *Ter outra vez 20 anos...* »

Je n'aurais même plus eu la force d'avoir vingt ans à nouveau. Je souhaitais seulement voir ce qu'il y avait de

l'autre côté du miroir. D'un geste lent mais ferme, je me saisis du revolver et débloquai la sécurité comme me l'avait montré le général mexicain — il portait même des éperons.

La chauve-souris partageait maintenant le festin avec une autre congénère. Elles glissaient toutes deux dans l'air tiède de la mi-juin, évitant de se percuter à la dernière seconde, comme des rames de métro devenues folles. Les étoiles écrivaient un palimpseste incompréhensible sur la trame obscure de l'univers.

Je posai le canon sur ma tempe.

Je n'avais pas peur.

Juste curieux.

Mon index s'enroula autour de la détente, tel un petit serpent indépendant et farceur.

Un claquement sec fouetta l'air près de mon oreille.

Mon tympan bourdonna.

Était-ce cela la mort ?

Je reposai le revolver sur mes genoux. Cherchant une explication. Mes mains tremblaient maintenant.

Je tirai le chargeur et sortis une balle. Elle me parut en bon état, mais la lumière chiche de la lune ne me permettait pas une inspection minutieuse. Je fouillai dans la poche de mon jean à la recherche d'un briquet — je m'étais remis à fumer, moitié herbe, moitié tabac pour oublier les vicissitudes de mon existence — et j'approchai la flamme du projectile récalcitrant.

Une fine couche de rouille recouvrait l'amorce, trahissant des dégâts internes irréparables consécutifs à quinze années de négligence. La poudre avait dû souffrir de l'humidité.

J'étais consterné. Mon seul espoir d'en finir vite et sans souffrance venait de s'évanouir. Je regardai le revolver désormais inutile avec une lueur de désespoir dans les yeux. Qu'allais-je devenir ?

Pris de panique, je sautai sur mes pieds et me précipitai vers le bord de la piscine. Me noyer ? J'étais trop bon nageur et le bassin n'affichait qu'un mètre cinquante dans sa plus grande profondeur.

Du haut de mon mètre soixante-quinze, j'aurais l'impression de vouloir me noyer dans une bassine. Ridicule. Et douloureux aussi. Comme résister à la panique des derniers instants, quand les poumons vous brûlent et réclament leur ration d'air pur ?

Il faut avoir plongé à plus de vingt mètres pour avoir une chance de ne pas retrouver la surface avant l'étouffement. Alors un mètre cinquante !

Les étoiles me narguaient du fond de l'eau.

Je pénétrai dans la maison. Mes pas résonnèrent sur le dallage en terre cuite. La lune éclairait les pièces par les volets ouverts. Vides et tristes. Rien que des murs fatigués, des plafonds craquelés et le carrelage patiné. La maison avait besoin d'être rafraîchie ; un coup de peinture par-ci, un peu de mastic par-là.

Les enfants y avaient été heureux. Ils avaient vécu toute leur adolescence dans un cadre qui s'approchait du paradis terrestre : chambres indépendantes éloignées de celle des parents ; trois repas par jour aux heures qui leur convenaient ; service de blanchisserie à domicile ; ménage hebdomadaire et un homme de peine — en l'occurrence moi — pour les menus travaux d'entretien. Sans parler de la piscine dans la forêt provençale et une immense terrasse pour danser jusqu'à l'aube avec leurs amis.

Je fouillai une nouvelle fois les placards à la recherche d'une issue de secours. Il ne restait plus rien. Qu'un peu de poussière et une bouteille de gaz... vide !

Je sortis dans le jardin et me dirigeai vers la cabane dans laquelle j'entreposais jusqu'à présent quelques outils. La lune, complice, glissa un rayon à travers la bâche déchirée du toit. Il ne restait plus grand-chose. Une bêche oubliée, deux trois tasseaux et... une corde. La corde que j'utilisais pour attacher les chèvres qui participaient bon gré mal gré au débroussaillage de la forêt. Nous les avions achetées en copropriété avec un de nos voisins. Depuis la vente de la maison, je lui avais cédé tous mes droits sur le minuscule troupeau. Il les avait acceptés avec une drôle de grimace. Pas vraiment convaincu. Mais je n'avais pas le choix. Lui non plus d'ailleurs.

Je ramassai la corde et remontai vers la terrasse illuminée maintenant par une lune rayonnante. Elle



débordait de bonheur. Attentive à mes moindres gestes. Je ne voulais pas la décevoir une nouvelle fois.

Je cherchai le meilleur endroit. La rambarde du balcon ? Pas très romantique. Je préfèrai tirer un rondin sous une branche de chêne et attacher la corde sur cet arbre vénérable. Tout jeune, j'avais appris à faire les nœuds coulants en regardant les films de cow-boys. Les gestes me revinrent avec un parfait naturel. C'est un peu comme la bicyclette, vous apprenez une fois et cela vous reste toute la vie. La corde était rêche et s'effritait en maints filaments par endroits.

Je montai sur le rondin, stabilisai mon équilibre en écartant les bras, puis glissai la corde autour de mon cou. La lune, curieuse, s'infiltrait à travers les branchages. Je respirai une dernière fois l'odeur de la terre brûlée par la chaleur de la journée. Les lavandes titillaient mes narines cherchant peut-être à me faire changer d'avis. Plus rien ne le pouvait. Soudain alors que j'allais donner le dernier coup de talon au rondin, je réalisai que j'étais habillé. N'avais-je pas dit que je mourrai aussi nu qu'au premier jour de ma naissance ? Puis un doute affreux me submergea. Certes, je ne bandais plus depuis des semaines, mais la pendaison n'entraînerait-elle pas une érection involontaire ? Ne serais-je pas ridicule, nu, le sexe dressé, pendu à mon arbre ? Je décidai de rester habillé.

J'avançai un pied et restai en équilibre sur l'autre. Du talon, je donnai un petit coup sec et le rondin bascula.

Je tombai à sa suite entraîné par les lois irrésistibles de la pesanteur. La corde se crispa autour de mon cou, râpeuse. Elle m'arracha un cri de douleur lorsqu'elle m'écorcha la peau. Puis, je sentis la pression sur ma gorge. Pris de panique, je battis des jambes comme une mamie en pleine séance d'aquagym. Je luttai contre l'envie de saisir la corde à pleine main et de me suspendre pour desserrer l'étau qui m'étouffait. Un voile noir glissa sur mes yeux. J'y étais presque.

Un déchirement.

Comme un soupir.

La corde céda sous mon poids et je me retrouvai le cul dans les feuilles sèches.

La gorge me brûlait. J'étais sonné, mais toujours vivant. Résigné, j'agrandis l'anneau qui m'enserrait le cou, et regardai avec fatalité les brins déchirés. Les chèvres les avaient grignotés en partie et les pluies du printemps avaient achevé le travail. Je rejetai la corde au loin d'un geste rageur. Tout se liguait contre moi ce soir. Cela ressemblait à de l'acharnement thérapeutique. Mais je n'allais pas me laisser faire...

De nouveau, je parcourus la maison et la cabane de jardin. Rien n'avait échappé à ma première investigation. Il ne restait plus que le garage. Je pouvais refermer la porte, m'installer au volant de ma voiture — celle que j'avais achetée d'occasion après avoir vendu la familiale presque neuve dont mon ex avait réclamé la moitié de la valeur — et attendre que les gaz d'échappement me fassent basculer dans un monde sans souci. Mais j'ai

toujours été sensible aux odeurs. Et les gaz d'échappement, ça pue !

J'avais toutefois une idée en pénétrant dans le garage. L'année précédente, en visite chez un ami dans le Périgord, j'avais récolté des graines de datura. La stramoine, hantise des agriculteurs et des éleveurs de bétail du sud-ouest. J'avais ramassé un plein bocal de graines. De quoi éradiquer tout le quartier ! Une petite poignée devrait me suffire. Je retrouvai, entre le filtre à sable et la pompe de la piscine, le bocal de café dans lequel je les avais mises. Sans perdre de temps, je retournai sur la terrasse. La lune, déçue, avait abandonné la partie. Elle s'était glissée derrière la colline et tournait son regard vers un spectacle plus intéressant.

Je ne lui en voulais pas. Moi-même je commençais à me lasser. Je m'assis de nouveau sur le fauteuil rescapé et ouvris le bocal de graines. L'arôme du café avait disparu, remplacé par celui, plus écœurant, de la stramoine. Tant pis pour l'odeur, j'allais devoir passer outre. J'avais aussi une arme secrète pour m'aider face à l'adversité : une bouteille de whisky, pur malt, acheté en duty free, vestige de mes pérégrinations autour du globe.

Je commençais par une gorgée d'alcool. Le parfum de la tourbe m'envahit aussitôt le palais — lande mauve sur des falaises abruptes plongeant dans un océan gris parsemé d'écume brillante — et je profitai de cet instant pour avaler une première graine. Sans la croquer. Avaler tout rond, comme ces gélules au goût infect qui se dissolvent directement dans l'estomac.

J'attendis un moment, scrutant les diverses sensations provenant de mon abdomen. Mis à part une chaleur artificielle qui irradiait de mon ventre, je ne ressentais rien d'autre. L'alcool se propageait dans mes veines à la vitesse d'un virus informatique sur la toile. Une légère euphorie commença à me gagner. J'étais à jeun depuis le matin et les muqueuses avides de mon estomac épongeaient le liquide aussitôt arrivé à destination.

J'avalai une nouvelle graine accompagnée par une copieuse rasade de whisky. L'alcool semblait s'évaporer au contact de ma paroi gastrique. Les graines mettaient plus de temps à se dissoudre dans mon organisme.

Alors que je sirotais mon cocktail d'adieu accompagné de ses snacks végétariens, une lumière s'éclaira à l'une des fenêtres de la maison voisine. Voisine, n'est pas tout à fait le terme. Elle se trouvait à près de cent mètres de distance et me faisait face de l'autre côté du vallon. Elle était immense et seule la tranche, déjà imposante, était apparente. L'étage, là où la lampe venait de s'allumer, était occupé par les appartements de la propriétaire qui y résidait quelques semaines par an. Le rez-de-chaussée était habité à l'année par un couple de gardiens. Bientôt tout l'étage s'illumina à travers les fenêtres grandes ouvertes. La maison prit un air de fête. Je regardai les lumières tout en avalant une à une mes graines en lubrifiant leur passage dans mon gosier par une rasade de pur malt. Je commençais à avoir des troubles de la vision. Les lueurs dansaient un peu sous mes yeux, elles

semblaient saisies par l'atmosphère festive de la demeure.

Soudain les premières bouffées de chaleur m'assaillirent. Le datura commençait à perturber mon métabolisme. Mon cœur s'emballa, frisant la tachycardie, puis se ralentit au point que mes doigts de pied commencèrent à geler. Du moins était-ce la sensation que j'en avais. Ma respiration se fit anarchique. Inspirer, expirer n'était plus aussi automatique, machinal, inconscient. Je restais de longs moments sans avaler d'air puis, l'instant d'après, je haletais comme un chien que l'on a chassé de son tapis sur lequel il faisait la sieste au frais en attendant l'heure de la pâtée.

Le processus de destruction était en route. Soudain, je croquai par inadvertance une graine. Une amertume sans nom m'envahit la bouche et remonta dans mes narines. À vomir ! Un spasme me serra l'œsophage. À cet instant, une silhouette apparut à l'une des fenêtres éclairées. Une femme nue — la propriétaire sans aucun doute — sortait de la douche, une serviette nouée sur la tête. Elle se posta devant la fenêtre, humant la fraîcheur de la nuit. Du moins, je l'imaginai ainsi.

Alors, comme si mes yeux pouvaient sortir de mon visage, montés sur ressort pour s'approcher au plus près de la silhouette, je vis dans les moindres détails, la peau claire, douce et tendre de sa poitrine, la délicate aréole rosée de ses seins et l'image d'un fromage blanc, frais, recouvert d'un délicat coulis de framboise s'imposa à mon esprit.

Un miracle se produisit : une chaleur oubliée s'empara de mon bas-ventre et je sentis mon sexe gonflé, gonflé... enfin !

Puis, un spasme me serra l'estomac et me plia en deux. Je vomis et m'effondrai en même temps dans l'inconscience. Le datura avait eu raison de moi. Une dernière question jaillit dans mon cerveau déréglé : était-ce l'évocation du fromage blanc où la vision de cette poitrine nébuleuse qui m'avait fait bander après tant de semaines d'impuissance ?

Il me semblait alors que je ne connaîtrais jamais la réponse. Je me trompais.

Des pies me réveillèrent au petit matin. Elles jacassaient et se disputaient les restes de mes vomissures. Rien de bien nutritif. Un peu d'alcool éventé parsemé de graines mortelles et le tout baignant dans une bile acide. Cela avait toutefois l'air de leur convenir. Surtout les reliquats du pur malt.

Je me relevai avec un torticolis désastreux qui m'obligeait à tenir la tête penchée sur le côté. J'avais l'impression d'être sur un bateau à voile poussé par un vent au plus près. Je présentais la même gîte bancaire.

Le soleil commençait à apparaître derrière la maison d'en face. Les volets de l'étage étaient fermés. Avais-je rêvé ? Le datura est une plante hallucinogène, des images démentielles et extravagantes avaient peuplé les quelques heures qu'avait duré mon inconscience. L'une

d'elles semblait être gravée dans les circonvolutions molles de mon cerveau : un fromage blanc crémeux, recouvert d'un sirop d'un rose pâle, surmonté d'une groseille unique, rouge vif.

Je me mis à saliver et dans le même temps mon sang se pressa au niveau de ma verge. Un sentiment curieux m'envahit. Une impression que je n'avais pas ressentie depuis des mois, si ce n'est des années. Celui d'être vivant. J'avais faim et les manifestations primaires du désir m'emplissaient de félicité. Je venais enfin de réintégrer le camp des humains.

Puis, le doute, affreux, sournois, réapparut. Comment peut-on bander à l'évocation d'un fromage blanc ?

C'était totalement absurde. Pour ne pas dire grotesque.

Je remis à plus tard la recherche de la réponse à cette question fondamentale. Il y avait plus urgent pour l'heure. Je puais le vomi et le whisky. Dans moins de deux heures, les nouveaux propriétaires allaient débarquer afin de récupérer les clés de la maison.

Sans vraiment réfléchir, je me déshabillai et plongeai dans la piscine. Les dernières traces de vomi qui s'accrochaient aux poils drus de ma barbe de trois jours se désagrégèrent dans l'eau transparente. Les traînées suspectes furent aspirées par les skimmers et disparurent dans les canalisations. L'odeur du chlore masqua très vite celle de la bile. Restait le problème de mes vêtements maculés de traces diverses. Je me résolus à les changer et me dirigeai dans le plus simple appareil vers mon seul et unique bien restant : ma voiture.

Dorénavant elle allait être bien plus qu'un simple véhicule, elle allait remplacer aussi ma maison, du moins le temps que je trouve un endroit pour poser mon sac de linge plus très propre.

Après avoir vendu la spacieuse familiale que nous avions achetée avant mon licenciement, je m'étais intéressé à une voiture d'occasion. Le vendeur, d'origine pied-noir à entendre son bagou et son accent, m'avait présenté tout son stock.

« Voyez, voyez celle-là, à peine douze mille kilomètres, une affaire je vous dis, une affaire en or. Garantie six mois, pièces et main-d'œuvre. Allez-y, donnez sa chance au produit !

- Oui, peut-être », avais-je répondu, peu convaincu.

Je me voyais mal dormir plié en quatre dans une minuscule voiture de ville. Et je ne pouvais pas lui expliquer mon problème en détail, nous y aurions passé la journée. Je m'étais alors de moi-même dirigé vers un pick-up dont le plateau arrière était recouvert d'un hard-top.

« Monsieur fait un excellent choix. Très tendance. Le 4x4 est à la mode ces temps-ci. Très bon, pour le look. Faible kilométrage... pour un diesel, bien sûr.

- Bien sûr... — acquiesçai-je en tiquant devant les cent quatre-vingt mille kilomètres qu'affichait le compteur — Bien sûr, pour un diesel, ce n'est pas exagéré », ajoutai-je ensuite en constatant que le prix était tout à fait dans les limites de mon budget.



Depuis ce jour, mon sac contenant mes maigres affaires sauvées du naufrage conjugal et professionnel, trônait, solitaire, sur le plateau arrière du pick-up, le tout protégé par un hard-top blanc. Mon home sweet home, à partir d'aujourd'hui.

Après avoir revêtu un nouveau tee-shirt — pas tout à fait de la première fraîcheur, mais moins malodorant que l'autre — je patientai en me promenant dans le terrain.

Les mois précédents, j'avais passé toute mon énergie à le débroussailler, aidé en cela par la précieuse et efficace troupe des chèvres. Elles allaient me manquer. J'aimais lorsqu'elles s'attroupaient autour de moi pour s'arracher les croûtons de pain sec que je leur tendais au risque de me faire mordre un doigt ou de recevoir un coup de corne dans les parties sensibles.

Les nouveaux propriétaires arrivèrent en milieu de matinée. Voiture grise ornée d'un sigle de bonne marque, vêtements élégants, teint bronzé. Le quartier était peu à peu squatté par les riches. Exit les petits vieux retraités et leurs cabanons d'après guerre. Au fur et à mesure que la faucheuse les appelait à elle, leurs maisons étaient rachetées par les bourgeois de la ville voisine, car leurs enfants n'avaient pas les moyens de payer les droits de succession, ni les travaux de restauration.

Je ne m'en plaignais pas car j'avais ainsi empoché suffisamment d'argent pour voir venir pendant plusieurs années, malgré le fait que mon épouse en avait réquisitionné la moitié. Elle l'avait réinvesti immédiatement dans un coquet petit appartement. Pour ma part, sans travail, je préférais le laisser sur un compte en banque et piocher dedans avec parcimonie. Pour seul domicile connu, ma voiture, je n'allais pas crouler sous les taxes et les impôts. C'était déjà un bon point.

Je laissai donc les clefs aux nouveaux propriétaires dans un état mitigé. Content d'en finir. Mais peiné de sceller ainsi la fin d'une partie importante de mon existence. Mon échec lamentable de la veille pour m'envoyer *ad patres* m'obligeait à envisager l'avenir immédiat. Je quittai donc le couple, les laissant à leurs spéculations sur les travaux d'aménagement, et rejoignis ma voiture. Je m'assis au volant et... rien.

Je ne savais pas où aller.

Je ne savais pas quoi faire.

Je posai alors mon front contre le volant, les yeux fermés. Une image se forma dans mon esprit. Toujours la même. Un doux monticule blanc, couronné d'une groseille veinée de fines rayures de rouges et d'orangés subtils. Pourquoi cette image ? Était-ce un retour d'acide ?

Dans ma jeunesse, j'avais essayé plusieurs substances illicites et il m'arrivait encore parfois d'en subir les effets désastreux. D'ailleurs, je devais certainement une partie de mes dépressions à l'usage fort peu judicieux de LSD

alors que j'étais étudiant, jeune et irresponsable, à Düsseldorf.

Mais je n'avais encore jamais eu la vision d'un fromage blanc. Un fromage blanc suffisamment suggestif pour que le sang afflux sans attendre dans mon cinquième membre. Cela devenait préoccupant. Étais-je devenu fou ? Bander pour un fromage mou !

Je tentais de recoller les souvenirs de la veille au soir. Les épisodes pitoyables de mes tentatives de suicide me revinrent peu à peu à l'esprit. Je me revoyais avalant les graines de datura, je sentais le goût de tourbe dans ma bouche — je ne m'étais pas lavé les dents — et... la vision de la poitrine blanche de la voisine me submergea de nouveau. Comme si elle était réapparue devant moi, aussi nue et pâle que la nuit précédente. L'érection s'affirma.

Il me fallait une confirmation.

Je mis le moteur en marche. Il cracha un peu de fumée noire — je devais encore passer le contrôle antipollution et je n'étais pas sûr du résultat — puis il ronronna tel un chat bien nourri. J'enclenchai une vitesse, m'avançai sur le chemin et au premier embranchement je bifurquai sur la droite en direction de l'entrée de la maison d'en face. L'allée bordée de pins m'amena devant le perron de la demeure imposante. Elle tenait plus de la maison fortifiée que de la villa méditerranéenne.

Un homme en short et torse nu ramassait les aiguilles de pins. Je stoppai le moteur, descendis de la voiture et

m'avançai vers lui. D'après son allure, ce devait être le gardien du domaine.

« Bonjour, je suis votre voisin d'en face. Enfin, votre futur ex-voisin.

- Bonjour, vous nous quittez ? demanda le gardien en s'appuyant sur son râteau.

- Mmm ! Oui ! Quelques déboires conjugaux indépendants de ma volonté m'ont obligé à vendre la maison.

- Je connais ça. Ma première femme m'a mis sur la paille. Lessivé que j'étais... »

Avant qu'il ne me raconte sa vie dans le moindre détail, je le coupai et lui demandai :

« Madame, n'est pas là ? J'ai cru l'apercevoir hier soir.

- Oui, madame Dangor était là, hier. Mais elle est partie très tôt ce matin.

- Elle revient bientôt ?

- Non... répondit le gardien d'un air évasif.

- Ah bon ! » dis-je désappointé.

Je ne connaissais cette dame que par les commérages du voisinage. Elle avait la réputation d'être la fille unique d'un riche homme d'affaire londonien qui avait des accointances avec les blancs sud-africains. Rien de bien précis. Sa fille, la quarantaine passée, semblait collectionner les villas de part le monde.

« Vous vouliez lui parler ? s'enquit le gardien perspicace.

- Lui présenter mes hommages avant de quitter le quartier, tout au plus.

- Je ne suis pas sûr de pouvoir les lui transmettre... car elle a mis en vente la propriété...

- Ça alors ? Elle aussi ?

- Tout change, tout évolue, philosopha le gardien en se grattant l'entrejambe par l'entrebâillement de son short défraîchi.

- Et où va-t-elle habiter maintenant ?

- C'est vrai que ce n'était pas les maisons qui lui manquaient jusqu'à présent...

- Que voulez-vous dire par là ?

- Je ne suis pas de la confiance, mais j'ai cru comprendre qu'elle avait vendu toutes ses propriétés : à Londres, en Afrique du Sud et celle-ci aussi.

- Où est-elle donc partie ? demandai-je intrigué.

- Sur une île, je crois. Elle y a encore une villa d'après ce que je sais.

- Une île des Caraïbes ? Du Pacifique ?

- En Indonésie, me semble-t-il. Vous connaissez des noms d'îles de là-bas ?

- Java, Sumatra, Bornéo... Bali plus probablement.

- Oui, c'est ça ! Bali ! Je me souviens maintenant. Elle a parlé de sa villa de Bali lors d'une récente conversation téléphonique.

- Bali ? ! me dis-je en aparté.

- Ouais, c'est pas la porte à côté pour lui rendre visite, rigola le gardien.

- Et pourquoi pas ? ! fis-je avec un petit sourire en coin.

- Vous êtes sérieux ? s'inquiéta le gardien dont le regard trahissait une totale surprise. Vous n'envisagez pas vraiment de lui rendre visite, tout de même ? Cela paraît un peu loin et... onéreux pour une simple visite de courtoisie.

- C'est un peu plus compliqué que ça. Elle seule possède la réponse à une question que je me pose depuis hier soir. Une question cruciale. Une question de vie ou de mort ! »

« Peut-être que là, j'en fais un peu trop », me dis-je en m'éloignant d'un pas décidé.

Je regagnai mon véhicule et tournai la clef de contact sans hésitation. Aussitôt, le moteur répondit à l'appel, tel un employé terrorisé à l'idée de perdre son emploi se précipite aux ordres de son patron.

Je souriais en m'éloignant de la maison. Cela faisait des mois que je n'avais pas laissé échapper un sourire. Pas le moindre rictus qui aurait pu s'y apparenter de près ou de loin. Aujourd'hui était vraiment un grand jour.

Je vis le gardien s'amenuiser dans le rétroviseur, jusqu'à disparaître derrière un bosquet de pins. Son air ahuri me ravit. Je poursuivis ma route d'un cœur plus léger. Je savais où aller. Direction Bali.

Pour lire la suite du récit, rendez-vous sur le site des Éditions Ligne Continue :

[www.editionslignecontinue.info](http://www.editionslignecontinue.info)

Le jour où Arnaud reçut cette curieuse lettre d'un inconnu qui prétendait être son père, il ne pouvait imaginer qu'elle l'entraînerait si loin.

Si loin de chez lui bien sûr, mais aussi de lui-même. De sa nature profonde.

Au terme d'un long périple sur les pentes escarpées de l'Himalaya, il retrouvera un père disparu depuis de nombreuses années.

Mais était-ce vraiment le père auquel il s'attendait ?

Pas si sûr...



Xavier Pivano a croisé le chemin d'un personnage étrange, à Bali tout d'abord, puis sur les berges du Gange, et pour finir dans un monastère reculé de l'Himalaya.

[www.editionslignecontinue.info](http://www.editionslignecontinue.info)

15 €

ISBN 978-2-918284-04-8

